

Les représentations de la prostitution et de l'exploitation sexuelle filmée véhiculées par la société

Lecture d'extraits du témoignage de Nadia, paru dans le numéro 192 de PS.

Quand le tournage est payé 400€ (450€ pour la double pénétration) et que le TGV coûte 350€ aller/retour, on se fait bien avoir. Encore plus si on est payée une seule fois pour deux scènes. On n'a pas de notes de frais. Tout coûte cher, les sous-vêtements, la coiffure, le maquillage, les repas (c'est très rare d'avoir à manger sur un tournage !) et tout est à notre charge.

Il y a de faux agents qui prennent un pourcentage ; des boîtes qui obligent les filles à se faire refaire les seins parce que ça fait vendre. On leur avance le fric mais elles doivent rembourser. Rien n'est gratuit.

Les producteurs m'avaient fait miroiter 25.000€ par mois ! Ils m'avaient dit que je travaillerais chez moi, par webcam. J'ai acheté exprès un ordinateur à 2000€ et bizarrement on me l'a volé.

Quand je faisais des dédicaces dans les salons, je touchais 3€ par DVD vendu. Et je me cachais le temps des inspections de la brigade de répression du travail au noir.

Les "contrats", on nous les fait toujours signer à la fin des tournages, en vitesse, en nous remettant notre enveloppe : tout en espèces. En dix ans, jamais je n'ai eu un double. En fait, en signant, je n'ai pas réalisé que je vendais mon image pour 99 ans. C'est indiqué dans les contrats : sur tout support, magazines porno, DVD, Internet... Je me retrouve sur des sites pour lesquels je n'ai jamais travaillé. Si on tape mon nom, il y a cinquante pages sur Internet. (...)

Il y a ce qu'on appelle le "gonzo" : on prend des coups très violents, on se fait cracher dessus, tirer par les cheveux. J'ai tourné comme seule femme avec 35 types. Tous masqués. J'ai eu la peau brûlée par le sperme... J'ai vu des godes démesurés, trois fois le diamètre d'une bouteille. Un producteur m'a obligée à mettre le pied d'un type dans mon sexe et à lui enfiler une capote. Un autre m'a uriné dans la bouche alors que je lui faisais une fellation.

J'avais dit : pas de scato, pas d'uro, pas de zoophilie. Il a fallu que je me batte sans arrêt. J'ai connu une fille qui s'est suicidée après avoir tourné des scènes avec un chien. Le truc tournait sur Internet. Elle avait 18 ans.

Et puis il y a la cocaïne. Tout le monde en prend. On nous en propose gratuitement pour rester mince... Une actrice m'a mise en garde. A un moment, j'en ai pris, mais j'ai arrêté au bout de trois mois. En plus de la coke, tous les hardeurs se shootent au Viagra et se font des piqûres dans la verge. Ce qu'on subit est d'autant plus violent ; des fois, c'est un carnage. Beaucoup de hardeurs aiment le sexe et sont fiers de leur image virile.

(...)

Maintenant, je réalise que la pornographie, c'est de l'esclavage moderne. J'ai été vraiment humiliée. A côté, j'ai trouvé que dans la prostitution il y avait au moins des hommes gentils ; j'ai été violée une seule fois et je n'ai pas été

torturée. Le X, c'est des viols à répétition, c'est inhumain. Dans une journée de prostitution, j'ai pu avoir 11 hommes au maximum. En quelques heures de porno, 35. Et dans la prostitution, je n'ai pas vendu mon image.

Introduction

Depuis un dizaine d'années, le Mouvement du Nid a effectué un intense plaidoyer pour que la société réalise que la prostitution était une violence faite aux femmes, et longtemps, jusqu'à l'adoption de la loi du 13 avril 2016, c'est resté la seule violence dont l'auteur n'était pas punissable.

Le faire reconnaître et comprendre, a été un long processus de « déminage » des représentations de la société sur la prostitution. Des représentations qui étaient jusque là centrées sur des idées fausses, mais « pensées par les hommes et pour les hommes ».

-D'abord, face à un « désir sexuel mâle » qui serait un besoin, et qui devient la norme autour de laquelle toute forme de sexualité devait être centrée et déclinée, les femmes n'étaient que des êtres qui remplissaient la fonction de la combler. Et non pas des partenaires d'égal à égale dans la relation.

Dans ce contexte, deux catégories de femmes-objets sont désignées.

Celles qui sont les « légitimes », les épouses, les mères, qui n'ont dans la sexualité que la fonction de réceptacle de la semence du mâle, à des fins de reproduction. Mais, comme l'homme (et la femme aussi mais personne ne s'en soucie) a des désirs sexuels indépendants de cette fonction, il cherche et trouve en la « prostituée », la « salope », la « femme de mauvaise vie », celle dont le sexe ne sert pas la reproduction mais le plaisir des hommes, l'objet de défouloir de ses désirs réprimés.

Dans les deux cas, les femmes ne sont pas des sujets dans la sexualité.

Elles ne le sont d'ailleurs pas dans le droit, dans lequel jusqu'à aujourd'hui elles ne sont trop souvent pas considérées comme victimes d'actes contraires à leur volonté mais comme consentantes à ces actes : on voit comment encore aujourd'hui, la société considère les femmes consentantes en toute circonstance – même à 11 ans, par l'argent, à la violence (sado-masochisme), dans la pornographie même quand l'évidence est contraire. Dans la prostitution, jusqu'à l'an dernier, leur consentement obtenu par l'argent faisait d'elles les coupables des actes sexuels prostitutionnels.

Depuis la loi du 13 avril 2016 de lutte contre le système prostitutionnel, les femmes, redevenues sujet, sont enfin considérées non pas comme les coupables, comme les tentatrices, mais comme les victimes d'un système qui les exploite, pour tirer profit d'un commerce du désir sexuel mâle.

En plus de dépénaliser totalement les personnes prostituées, la loi opère une révolution juridique majeure en posant qu'acheter un acte sexuel est interdit. C'est interdit car acheter un acte sexuel revient à nier la personne comme sujet humain

dans la sexualité. Lui imposer un tel acte est une violence

La loi existe, elle est encore loin d'être appliquée partout, mais le message passe de plus en plus.

En revanche, il est un domaine où les effets de cette loi n'ont encore pas été suffisamment explorés, c'est celui de ce que la société appelle LA ou LE « porno », c'est-à-dire aujourd'hui les films pornographiques.

-Aujourd'hui, si « le porno » fait parfois débat dans la société , c'est pour les raisons suivantes :

1/les représentations de la sexualité qu'il véhicule : ce qu'on voit dans les films X érotise la domination masculine et fabrique des représentations d'une sexualité « normale » qui est en réalité la soumission sexuelle des femmes par des hommes, assortie de toutes les violences et discriminations possibles de genre, racistes, envers les personnes handicapées, etc.

2/Pour les conséquences que le porno peut avoir sur les jeunes, qui, regardant ces films ou des scènes pornographiques de plus en plus jeunes, sont -traumatisés par ce qu'ils voient, -terrorisés à l'idée que c'est cela qui est attendu d'eux ou d'elles, -deviennent accro à ces films et la construction de la sexualité est faussée.

Au Mouvement du Nid,

nous pensons que ces aspects sont essentiels et bien sûr à dénoncer, mais que le « problème » posé par les films pornographiques – mais on devrait plutôt dire le scandale, ne s'arrête pas là.

En effet, toute la société fait comme si les représentations véhiculées dans ces films n'étaient que des représentations, alors que ce sont de vraies actes perpétrés sur de vraies personnes.

Que c'est donc, à de multiples titres, de la violence, comme dans la prostitution, parce que le consentement est extorqué par l'argent. Que c'est donc de la prostitution filmée, ce que nous avons décidé d'appeler de l'exploitation sexuelle filmée.

Exploitation sexuelle filmée : des actes réels perpétrés sur des personnes réelles, de l'achat d'actes sexuels et du proxénétisme

Nous avons choisi de l'appeler ainsi, car l'appellation classique de « films pornographiques » est une définition mensongère, centrée sur la volonté de masquer la réalité du phénomène de violence, donc de protéger l'impunité de l'agresseur. Des films pornographiques, si l'on y regarde de très loin, ou si l'on écoute celles et ceux qui les défendent comme faisant partie d'un art cinématographique ou d'un mouvement féministe et non d'une industrie esclavagiste, ce seraient des produits de la liberté d'expression, celle ci ayant pour but de représenter la sexualité.

Mais la réalité, qu'au Mouvement du Nid nous voulons mettre en évidence, c'est qu'au-delà de ces représentations faussées, ce sont d'abord des actes réels qui sont perpétrés sur des personnes réelles. Des violences sexuelles filmées, des actes prostitutionnels imposés dans le cadre d'un marché qui tire profit de cette exploitation sexuelle de femmes, d'hommes et d'enfants, pour répondre à une demande (qu'on crée parallèlement),

Or, si, comme le dit la loi du 13 avril 2016, acheter un acte sexuel est interdit et passible d'une infraction pénale, alors, tous les actes perpétrés dans l'industrie de l'exploitation sexuelle filmée sont illégaux. Ils sont illégaux en vertu des lois de lutte contre le proxénétisme et tout comme de l'achat d'actes sexuels. Vis à vis des représentations de la pornographie comme expression de la liberté artistique ou sexuelle, nous devons faire comme nous avons fait face aux mythes concernant la prostitution « glamour », « choisie » ou « plus vieux métier du monde » : remettre les choses à l'endroit, redire la réalité. Et cette réalité, c'est que prostitution et pornographie ne sont que deux facettes de l'exploitation sexuelle dans le cadre de l'industrie du sexe au bénéfice de la domination masculine.

Pour bien comprendre ces liens, il faut se pencher plus précisément sur les rapports entre prostitution et pornographie

I- Pornographie = prostitution filmée = violence

Qu'est-ce que la pornographie ?

Etymologie et histoire définissent la pornographie comme la représentation de la prostitution.

Toutes les premières représentations pornographiques sont des représentations de la prostitution : dans les bordels grecs, Hokusai dans les bordels japonais.

Les premiers films pornographiques apparaissent en même temps que le cinéma. Les actrices sont les personnes prostituées, les acteurs les « clients » prostitueurs. Les proxénètes (ceux qui en tirent profit) sont simplement plus nombreux. D'ailleurs, que ce soit au nom de l'art ou de l'argent, ce sont bien des tierces personnes qui bénéficient aussi du fait que cet acte sexuel soit réalisé pour de l'argent

Deux remarques sur les représentations que cela entraîne, importantes pour bien en comprendre la définition :

-La pornographie représente-t-elle de façon « réaliste » la sexualité ? Je ne le crois pas. D'abord, ce ne sont pas des représentations de la sexualité désirée mais des représentations de la violence, puisqu'on l'a dit, il s'agit d'un acte prostitutionnel, donc d'un acte de violence tarifé.

D'ailleurs, le but du filmage n'est jamais de favoriser le désir réciproque des acteurs,

et toutes les tentatives de nous faire croire qu'il y a de la porno amateur de gens qui seraient trop contents de se filmer pour le montrer sont des mensonges : en réalité, sur le site Jacquie et Michel comme ailleurs, le but, c'est l'argent, et les actes sont réalisés dans le but d'être montrés et de nourrir une demande et non pas d'explorer sa sexualité.

Pour la pseudo porno féministe, c'est pareil : on nous dit que les actrices choisissent leurs positions, peuvent dire stop quand elles veulent...mais ça, c'est le discours : la réalité, telle que décrite par une des plus grandes réalisatrices du genre, Tristan Taormino, c'est que cela n'est pas possible : ce qui compte c'est ce que veulent les clients et donc que même dans ce cadre les actrices font ce qu'on leur dit, ce que veut le financeur, et que si elles ne le font pas, alors elles ne trouvent pas de boulot..

-Le fait de représenter un acte sexuel (là qu'il soit prostitutionnel ou non) implique d'introduire dans la scène intime de la relation sexuelle une tierce personne, qui est en position de voyeur, celle(s) qui filme et ensuite celle(s) qui consomme le produit de ce film à des fins d'excitation sexuelle.

Ainsi, la pornographie par définition encourage à obtenir du désir et du plaisir sexuel de la position de voyeur, de celui qui se contente de regarder.

C'est important car cela fausse toute possibilité de véritablement représenter la sexualité sans violence. Lorsqu'on filme un acte sexuel, on entre dans la vie privée de la personne. On viole son intimité, même si elle a consenti puisque le consentement est obtenu par l'argent. Et comme en général le but est d'obtenir un film qui va plaire, on impose un scénario. Il n'y a plus liberté dans l'acte sexuel.

Ce n'est pas de la fiction

Encore une fois, pour bien définir l'exploitation sexuelle filmée, il faut rappeler ce qu'on ne dit jamais : que les actes subis à l'écran sont de vrais actes, par de vraies personnes. Ce n'est pas de la fiction : ce sont des violences sexuelles commanditées pour vendre des films.

Dans une fiction, quand un personnage donne une gifle à un autre personnage, il ne la donne pas vraiment. Si tout se passe normalement

Quand on représente un viol, dans une fiction, il n'y a pas viol. La représentation elle-même peut être jugée sexiste, dégradante, traumatisante pour l'actrice et la spectatrice, ou encore vue du point de vue de l'agresseur : mais c'est un autre sujet. Il n'y a pas pénétration de la personne contre son gré, sous prétexte de montrer ce viol, qui peut être utile à la narration (« normalement, malheureusement la pornification de la société fait que cela se produit dans le cinéma « mainstream » aussi.)

b-ES PERSONNES QUI SONT EXPLOITÉES DANS L'INDUSTRIE DE LA PROSTITUTION FILMÉE SONT LES MÊMES QUE CELLES QUI SONT DANS LA PROSTITUTION.

-Ce sont des personnes prostituées, parce que ce sont de vraies personnes, qui effectuent des actes sexuels à la demande de tiers, et seulement en contrepartie d'argent .

Il s'agit donc d'un acte sexuel tarifé : ici, ce n'est pas la personne qui pénètre qui est acheteuse, mais pêle-mêle, le producteur, le réalisateur, le distributeur, la plateforme internet et le client qui, avec de l'argent ou pas, achètera le visionnement de ce film pour se masturber ou assouvir son désir d'excitation.

Comme dans la prostitution, c'est donc de la violence, et souvent, de la violence encore plus extrême, de la torture (cfle témoignage de Nadia).

L'acte sexuel tarifé est intrinsèquement violent, mais dans les films X, la violence est exponentielle, et les pratiques non consenties sont la règle.

Une scène sexuelle peut prendre plusieurs heures à tourner. Dans une relation sexuelle désirée, libre et consentie, on peut à peu près tout faire...parce que l'on peut s'arrêter n'importe quand, influencer sur le cours des événements. Là on doit appliquer un scénario écrit par d'autres, et répété à x reprises en raison des coupures, coupures pendant lesquelles souvent les femmes doivent s'enduire de Biafine ou de lubrifiant pour pouvoir continuer...quand elles ne s'évanouissent pas

C'est donc une violence omniprésente mais dissimulée par l'écran qui invisibilise la souffrance subie.

L'exploitation sexuelle filmée est encoresemblable à la prostitution pour d'autres raisons :

-Les parcours sont les mêmes :

Les descriptions, les témoignages sur les raisons qui mènent à la pornographie, sur les violences subies dans l'exploitation sexuelle filmée, et sur les conséquences à long terme sont les mêmes que dans la prostitution.

Les préservatifs sont inexistants (même quand on les voit, ils sont coupés)

Larry flint, propriétaire du groupe Hustler, le dit lui même : « les amateurs de films pour adultes n'ont aucune envie de voir les acteurs utiliser des préservatifs, point barre. Il n'y a pas de marché pour ces films.

Autre point qui montre le rapport entre prostitution et exploitation sexuelle filmée : le proxénétisme . Selon le sociologue Sonny Perseil (Psn°192 p 11),

C'est en effet un proxénétisme à échelle industrielle. Sont concernés ceux qui organisent, diffusent, font la publicité ou ceux qui en bénéficient :

producteurs, réalisateurs, maquilleurs, cameramen... Tous les diffuseurs, chaines de télé (Canal Plus par ex), pay per view dans les chaines hôtelières, organes de presse, Internet, qui réalisent un pourcentage de leur chiffre d'affaires dans le X ; les réseaux de diffusion par câble, satellite ou voie

hertzienne... Une grande partie des réseaux de distribution de la presse en France pourrait être qualifiée de proxénètes. Les techniciens qui contribuent à la production mais aussi les appartements utilisés pour les tournages répondent à la définition du proxénétisme. Or, les techniciens, comme les acteurs d'ailleurs, sont des intermittents du spectacle, et les propriétaires d'appartements ont un statut légal. Des pans entiers de l'économie et des médias sont impliqués. La pornographie est maintenant intégrée au numérique mondial : Apple, Google... sont proxénètes. En fait, tout le monde palpe, alors que les actrices gagnent de moins en moins.

-L'impact et l'après : c'est pire car l'image reste et quasiment aucun contrôle. L'impact sur les personnes, en termes de santé, suite aux violences subies, est comparable voir pire que dans la prostitution. Suicides, addiction maladies... En outre, l'exploitation sexuelle filmée, du fait même qu'elle est filmée, est source d'une multiplication des violences.

En effet, limiter la représentation de quelque chose d'aussi vaste que la sexualité dans le champ des émotions à la représentation « photocopique » de sexes qui pénètrent des vagins, des anus ou des bouches, le rend très rapidement totalement vide d'intérêt artistique ou cinématographique, tout comme d'intérêt sensuel. Le pouvoir d'excitation de ces images s'épuise très vite. Cela a une conséquence absolument dramatique : c'est que le niveau de violence dans l'exploitation sexuelle filmée doit absolument augmenter en permanence...sinon, il y a épuisement du désir, limité à des images enfermées dans un cadre et une idéologie (cf Michela Marzano, « la pornographie ou l'épuisement du désir »). En outre, la répétition d'images de violence entraîne la nécessité pour jouir d'une dissociation traumatique et fait l'effet d'une drogue : il en faut donc toujours plus pour pouvoir éjaculer. Toujours plus de visionnements, de violences. La limitation du désir dans l'exploitation sexuelle filmée, montre ses limites dès lors qu'une relation de réciprocité du désir, et d'échange s'instaure dans la vraie vie. Dans le documentaire « hot girls wanted », qui décrit la spirale infernale de la pseudo « pornographie gratuite en Floride », un couple qui s'est formé entre un intermédiaire de l'industrie et une actrice, explique comment, ne connaissant d'abord de la sexualité que les positions des films, ils se sont petit à petit affranchis de ces normes pour découvrir une véritable sexualité désirante.

Toutes ces raisons nous font dire donc, qu'il s'agit de prostitution filmée, et montrent que parler de films pornographiques, c'est créer de cette industrie de violences sexuelles une représentation fautive et édulcorée, alors que la réalité est celle de la violence. Là encore, les représentations dans l'exploitation sexuelle filmée comme

dans la prostitution sont les mêmes : on dissimule une réalité de violences derrière des termes glamour et des illusions de vie facile. On dissimule aussi cette réalité derrière le terme de sexualité, voire, pire, de liberté sexuelle.

il ne s'agit pas de sexualité, il ne s'agit pas de représentation de la sexualité au nom de la liberté d'expression, mais de violences sexuelles qui sont perpétrées et commanditées dans le but de faire fonctionner un marché extrêmement lucratif (on parle de 100 milliards de dollars) , fondé sur l'inégalité entre les femmes et les hommes, l'humiliation et la dégradation des femmes, transformées en objets masturbatoires sur l'écran.

Tout cela, ainsi que la loi d'avril 2016 qui interdit l'achat d'actes sexuels, pousse le Mouvement du nid à dire qu'il y a urgence et à changer les termes du débat.

Après avoir dénoncé l'exploitation sexuelle filmée et démontré qu'elle n'a rien à voir avec la représentation de la sexualité, il est également important de déminer les représentations que véhicule la société au-delà de la simple industrie de l'exploitation sexuelle filmée, et de proposer, via l'éducation à la sexualité, une véritable possibilité d'avoir un dialogue ouvert sur la sexualité .

Malheureusement la société et la sexualité sont peu à peu envahies par des images de la prostitution et l'exploitation sexuelle filmée. La publicité multiplie les représentations pornifiées. L'éducation à la sexualité n'étant pas assez développée, les jeunes, qui ont accès à la pornographie de plus en plus tôt, prennent l'exploitation sexuelle filmée pour de l'éducation sexuelle.

A- Un espace public envahi par l'univers de l'exploitation sexuelle filmée
Les images « pornifiantes », c'est-à-dire qui érotisent la domination de type pornographique sont de plus en plus la norme :

dans la publicité, dans l'art, au cinéma dit classique.

Dans les clips vidéos de musique, dans la télé-réalité.

Par ailleurs, la nécessité de vendre toujours plus ce qui a trait à la sexualité pousse à l'hypersexualisation des petites filles : Les concours de mini-miss, les reportages d'enfants de 8 ans, voire moins, montrées ultra-maquillées et en tenue de femmes-objets.

Les mythes que véhicule l'exploitation sexuelle filmée et toutes ses déclinaisons dans la société sont les suivants :

-un recyclage des mythes patriarcaux : les femmes auraient le désir secret d'être violentées et humiliées. Elles veulent dire oui quand elles disent non.

-Un moyen d'humiliation une déclaration de haine

La pénétration collective de femmes (gang bangs) est récurrente, de même que les coups, étranglements, viols.

Sur les lieux de travail, la présence de porno est utilisée pour harceler les femmes et créer une atmosphère terrorisante

-Un outil de conditionnement et de désensibilisation

-Un mode de pression et de vengeance individuelle (revenge porn)

-on peut aussi émettre l'hypothèse que le porno est une réaction du patriarcat à l'égalité entre les femmes et les hommes, une forme de vengeance collective, un message envoyé aux femmes pour leur rappeler leur place.

Ainsi,

Pour le psychanalyste Gérard Bonnet, c'est une façon de dire aux femmes : « vous pouvez toujours courir, c'est nous qui avons l'argent, le pouvoir et le phallus ».

L'impact sur la société est catastrophique :

-Les jeunes femmes sont encouragées à penser que c'est une voie vers l'argent facile et la starification, vers « la plus grande expérience de leur vie » (Hot Girls Wanted.

- Sur les jeunes : de + en + de jeunes regardent et de plus en plus tôt. On parle maintenant d'avant dix ans.

-pré-pubères :

-encourage à des relations marchandisées et dominantes, une vision objectifiante et déshumanisante.

-Addictions impossibilité de développer des relations normales avec des vraies femmes qui ne sont plus vues comme des femmes.

-Sur l'estime de soi des filles qui ont d'autant plus de difficultés à dire leur malaise que personne n'en parle.

Enfin, le problème de l'exploitation sexuelle filmée, c'est qu'elle est devenue, à défaut d'autre proposition, la représentation dominante de la sexualité...alors qu'on l'a dit, il ne s'agit pas de représentation de la sexualité, mais de violences commanditées pour en faire des films et du profit. Et de fait, elle est aujourd'hui, dans la plupart des cas, la seule éducation sexuelle à disposition des adolescentes et adolescents ; alors même que l'éducation à la sexualité fait partie des programmes, elle est limitée au mieux à quelques heures par an, quand elle ne se concentre pas uniquement sur la prévention des risques liés aux maladies sexuellement transmissibles ou à la reproduction.

Les jeunes, envahis d'images issues de l'exploitation sexuelle filmée, encouragés notamment via la circulation des vidéos par internet à les regarder, n'ont donc pas d'autres ressources, alors qu'ils et elles se posent des questions.

Vers une vraie libération sexuelle ?

La question du désir, du plaisir, du respect réciproque, de l'évolution de la sexualité

avec l'âge : l'idée qu'on n'est pas obligé dès son ou sa première partenaire de tout faire, qu'on peut prendre son temps, qu'il n'est pas question de performance, mais de se faire du bien sans imposer quoi que ce soit à l'autre, ne sont pas suffisamment véhiculés par la société. Des représentations d'une sexualité libre, égalitaire, mutuellement désirée, et aussi laissant la place à l'imagination, la découverte, existent de moins en moins au fur et à mesure que les images de l'exploitation sexuelle filmée envahissent l'espace.

C'est pour cette raison qu'au Mouvement du Nid nous pensons qu'il est urgent, de mettre la priorité politique et les moyens sur ce sujet.

Avec le mouvement #Metoo et la dénonciation des violences sexuelles, on ne peut faire l'économie d'une vraie réflexion sur ce que l'on a envie de partager, en tant que société, comme image de la sexualité, du respect et de la liberté. Chaque année, nous rencontrons au moins 20.000 jeunes dans cet esprit là, mais c'est bien entendu insuffisant et il nous faudrait beaucoup plus de moyens, et des relais.

En conclusion :

Pour le Mouvement du Nid, il apparaît donc clairement qu'il y a urgence changer la définition et les représentations qui vont avec, pour pouvoir commencer à agir.

La pornographie, c'est de l'exploitation sexuelle filmée, ce sont des violences sexuelles et le fait qu'elles soient filmées n'a pas de raison de les rendre moins grave ou plus légitime.

C'est de la violence filmée à des fins d'exploitation économique ; Le fait que ce soient des films ne dédouane en rien cette violence mais, dans la conscience collective la fait disparaître. On dit film pornographiques mais ce n'est pas du cinéma.

C'est donc d'abord en renommant au plus près d'une réalité vécue qu'on commence à s'attaquer au problème.

Ensuite, c'est en ouvrant un espace ou la représentation et la parole autour de la sexualité, véritablement libre et réciproque, via notamment l'éducation à la sexualité, qu'on peut espérer changer les choses.

Témoignage de Nadia p29

Il faut dire aux jeunes de ne pas s'identifier aux acteurs porno. Ce n'est pas la réalité. Et surtout dire aux filles que c'est un milieu de reamins ! Je n'aurais pas voulu que ma fille tombe là-dedans, qu'elle se fasse embrigader. J'ai souvent tenté de dissuader les jeunes filles que j'ai rencontrées. Il y en a qui travaillent gratuitement dans le porno dans l'espoir de devenir actrices... Mais dans les salons, celles qui venaient me demander comment faire pour tourner, je ne pouvais pas leur dire, faites attention ! On est fragile dans ce monde là. Ca peut très mal finir. J'aurais pu devenir une loque. Je pourrais être morte. Aujourd'hui je n'aspire plus qu'à une vie normale, à un travail normal. Mais quand on a été prostituée et star du X, on porte un fardeau.

